



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes

1810.

Cervantes Saavedra, Miguel de

PARIS, 1810-

Chap. XLVII. Suite de l'enchantement de notre héros.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78764](#)

CHAPITRE XLVII.

Suite de l' enchantement de notre héros.

TANDIS qu'on se préparait à partir, don Quichotte appela son triste écuyer, et lui dit d'une voix basse : Mon fils, je crois avoir lu tout ce qui existe d'histoires de chevalerie ; mais je ne me rappelle point que jamais aucun chevalier ait été enchanté comme je le suis. Ordinairement, quand on les enlève, c'est par le milieu des airs, enveloppés dans un nuage, ou bien sur un char de feu, sur un hippogriffe, ou quelque autre monstre. Mais il me semble que je suis dans une simple charrette, et que ces animaux attelés ne sont tout au plus que des bœufs. Vive Dieu ! mon fils, j'en ai honte. Peut-être aussi que dans ce siècle, les enchantemens ne sont plus comme ils étaient autrefois : les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes. Que t'en semble, ami Sancho, Monsieur, répondit l'écuyer, je ne saurais trop

que vous dire sur les magiciens modernes, parce que je n'ai pas tant lu que vous; mais j'ai dans la tête que les fantômes que nous voyons là ne sont pas trop catholiques. — Catholiques, mon enfant! comment voudrais-tu qu'ils le fussent, puisque ce sont des démons? Ils ont revêtu la forme que tu leur vois pour pouvoir m'enfermer ici; mais cette forme n'existe point; ce n'est qu'une vaine figure, une apparence, une vapeur. Avisé-toi de les toucher, ta main ne prendra que de l'air. — Oh! que nenni! je les ai touchés par derrière, et c'est de la bonne chair. Il y a plus, monsieur: vous savez bien que les démons sentent le soufre; eh bien! celui qui est là sent l'ambre et la fleur d'orange. Sancho montrait don Fernand. Prends-y garde, répondit don Quichotte; ton nez te trompe, mon ami, ou ce malin diable veut t'attraper.

Don Fernand et Cardenio, qui entendaient cette conversation, craignirent d'être découverts, et hâtèrent leur départ. Dès que Rossinante et l'âne de Sancho furent prêts, Cardenio suspendit à l'arçon, d'un côté le bouclier du héros, de l'autre le bassin à barbe. Sancho, monté sur son âne, mena le coursier par la bride. Les archers, moyennant une récom-

pense, convinrent avec le curé d'accompagner la charrette. L'hôtesse, sa fille et Maritorne, vinrent, à travers les barreaux, prendre congé du chevalier, en feignant de verser des larmes. Don Quichotte les consola, les assura que jamais il n'oublierait leur bonne réception, leur demanda de prier Dieu que sa captivité ne fût pas longue. Pendant ce temps, maître Nicolas et le curé disaient adieu à don Fernand, à Cardenio, à l'auditeur, au capitaine, qui les embrassèrent avec tendresse. Toutes les dames, sur-tout Dorothée, les virent partir avec des regrets, et leur firent promettre d'instruire Fernand de ce que deviendrait don Quichotte. On s'engagea de même à leur faire part des mariages de Lucinde, de Dorothée, de Zoraïde, et des suites qu'aurait l'aventure de l'aimable don Louis. On s'embrassa de nouveau; et le bon maître Nicolas, l'obligeant curé, se mettant des masques pour n'être pas connus de don Quichotte, montèrent enfin sur leurs mules.

L'ordre de la marche fut ainsi réglé : le conducteur des bœufs allait en avant; ensuite venait la charrette, aux deux côtés de laquelle étaient les archers, l'escopette à la main. Derrière elle, Sancho Pança, monté sur son âne, tirait après lui Rossinante, et, derrière Sancho, maître

Nicolas et le curé masqués réglaient doucement le pas de leurs mules sur les pas tardifs des bœufs. Don Quichotte, assis dans la cage, les mains attachées sur son estomac, les pieds étendus en avant, gardait un profond silence, se tenait roide, grave, droit, immobile, comme une statue. On fit deux lieues sans s'arrêter, dans le dessein de gagner un petit vallon, où le barbier assurait que l'on trouverait du frais et de l'herbe. On était près d'y arriver, lorsqu'il vint à passer un chanoine sur sa mule, accompagné de six ou sept domestiques bien montés. Le chanoine, après avoir salué nos voyageurs, s'arrêta pour considérer cette charrette, cette cage, cet homme enfermé dedans; et, ne pouvant comprendre ce que c'était, il pria un des archers de le lui dire. Don Quichotte, qui l'avait entendu, avance aussitôt son visage contre les barreaux, et se presse de lui répondre: Seigneur chevalier, je suis enchanté. Vous savez comme moi que l'envie attaque souvent les héros, sur-tout ceux qui, en dépit des magiciens de la Perse, des brames de l'Inde, des gymnosophistes d'Éthiopie, marchent dans le sentier étroit de la gloire, et vont écrire leur nom au temple de l'immortalité. Voilà précisément mon histoire, et ce qui

fait que je suis enchanté. Vous êtes instruit à présent.

Le chanoine écoutait sans répondre, lorsque le curé, s'approchant, lui dit : Oui, monsieur, l'illustre guerrier que vous voyez dans cette cage est le fameux don Quichotte, si connu dans l'univers sous le nom de chevalier de la Triste figure : ses grandes actions, ses exploits, lui ont attiré des persécuteurs ; et, comme il vous l'a dit lui-même, il est enchanté, monsieur.

Plus surpris encore d'entendre tenir le même langage à celui qu'on avait enfermé, et à celui qu'on avait laissé libre, le chanoine promenait ses yeux sur l'un et sur l'autre. Sancho, qui n'était point de bonne humeur, reprit alors d'un air renfrogné : Oui, enchanté ! tout comme ma mère. Ce n'est pas à moi qu'il faut en conter. Je vois ici bien des gens qui, parce qu'ils ont un masque sur le visage, s'imaginent que je ne les connais point. Ils se trompent, à commencer par vous, monsieur le curé. On a bien raison de dire que là où se trouve l'envie le mérite ne peut dormir. Le diab!e puisse-t-il emporter tous ceux qui empêchent mon bon maître de se marier avec cette infante, et de me faire comte ou duc ! Cela m'était assuré ; mais la roue de fortune tourne encore plus vite que celle d'un

moulin. Aujourd'hui vous êtes prince, demain vous n'êtes que Sancho. A la bonne heure ! je veux ce qu'on veut, et je n'en suis fâché que pour ma pauvre femme, qui s'attendait à me revoir vice-roi, et qui va me trouver sur mon âne. C'est égal. Il est des gens qui, malgré leur petite tonsure sur la tête, pourraient payer dans l'autre monde le bien qu'ils obtiennent dans celui-ci. Ah ! ah ! Sancho, reprit le barbier, on n'aurait pas trop mal fait de vous enchanter comme votre maître, et de vous placer dans la cage. La fumée des grandeurs semble vous avoir enivré la tête. Je ne m'enivre jamais, lui répondit l'écuyer, et ma tête est tout aussi bonne que celle de certains barbiers de ma connaissance, qui vont se mêlant des affaires d'autrui, pour faire les entendus. Patience ! tout paysan que je suis, je pourrai bien quelque jour faire la barbe à ces barbiers-là.

Le curé fit signe à maître Nicolas et au chanoine de s'éloigner. Alors il instruisit le voyageur de ce que c'était que don Quichotte, lui raconta comment ce bon gentilhomme, d'ailleurs plein d'esprit et de qualités, avait eu la tête tournée par les livres de chevalerie, tout ce qu'il avait fait depuis cette époque, et les moyens qu'ils étaient forcés de prendre pour le

ramener dans sa maison. Monsieur, répondit le chanoine, quelque étrange que soit ce genre de folie, je suis étonné que les romans dont vous me parlez ne l'aient pas produit plus souvent. Je les crois fort dangereux pour les imaginations vives. Heureusement l'ennui dont ils sont, affaiblit un peu ce danger : jamais je n'ai pu en finir un seul. Ils se ressemblent presque tous ; ce sont toujours des aventures invraisemblables, incohérentes, sans suite, sans liaison, qui n'ont pas même l'espèce de mérite qu'on est en droit d'exiger d'un ouvrage dont l'unique but est de nous divertir. Quel plaisir, quel intérêt peut faire naître l'histoire d'un jeune homme de seize ans, qui d'un coup d'épée coupe en deux un géant, qui renverse lui seul des millions d'ennemis, qui s'en va voguant sur la mer dans une tour, aborde aujourd'hui dans la Lombardie, demain dans les états du Prêtre-Jean des Indes, ou dans d'autres contrées inconnues à Ptolomée ou à Marc Paul ? On a beau me dire que dans des fables données pour fables, l'imagination est maîtresse de s'égarter à son gré : cela n'est pas vrai ; car cette imagination veut me plaire ; et, pour me plaire, elle a besoin de me présenter des récits qui ressemblent à la vérité ; il faut qu'elle s'appri-

voise, qu'elle se marie pour ainsi dire avec ma raison, qu'elle l'étonne quelquefois, mais que jamais elle ne la rebute : et qu'elle lui offre des actions admirables, difficiles, mais non impossibles à croire.

Il était aisé, ce me semble, de profiter du vaste champ que ce genre donne à l'esprit pour placer dans ces romans des tableaux aimables et souvent utiles. Pourquoi, au lieu de tant de combats qui fatiguent sans intéresser, au lieu de ces amours froids qui choquent les mœurs et le goût, ne pas nous tracer les modèles des vertus et de l'héroïsme ? J'aimerais à trouver dans ces livres un capitaine parfait en tout point, sage, valeureux, éloquent, prudent, hardi tour à tour, heureux aujourd'hui, malheureux demain, et toujours le même dans les divers succès. J'aimerais à voir un bon roi, uniquement occupé de la félicité de ses sujets, juste, clément, honoré, et trouvant dans l'amour de son peuple les jouissances d'un père au milieu de ses enfans : je ne me plaindrais point que ces récits un peu graves fussent entremêlés des passions de quelque jeune princesse, de quelque héros aimable, pourvu que ce qu'en dirait l'auteur, en attendrissant les ames sensibles, n'offensât jamais les oreilles.

chastes. Alors j'estimerais vraiment les romans de chevalerie ; je leur assignerais une place après l'épopée , la tragédie , la comédie. On peut être épique en prose : et je ne serais point l'ennemi d'un genre qui tenant presque également à la poésie et à l'éloquence , nous procurerait un plaisir nouveau.

Suite

H
rom
que
faut
sont
die :
à-fai
qui
natia
l'Isa
dan:
l'au
des
ou l
celle
de i
que
hum